



â??La Zone d'Intérêt traite du danger d'ignorer les atrocités, y compris à Gaza

Description

Si Jonathan Glazer vous a mis mal à l'aise lors de son courageux discours d'acceptation de son Oscar, c'était le but recherché.

Par Naomi Klein, le 14 mars 2024



Glazer voulait que son film suscite ce genre de pensées inquiétantes. Photographie : Caroline Brehman/EPA

C'est une tradition des Oscars : un discours politique sérieux perce la bulle du glamour et de l'autosatisfaction. Des réactions contradictoires ensuivent. Certains proclament que le discours est un exemple d'artistes utilisant leur notoriété de la meilleure façon en vue de changer les choses, d'autres qu'il s'agit d'une usurpation d'opportunité d'une soirée qui aurait pu être festive. Puis tout le monde passe à autre chose.

Cependant, je pense que l'impact du [discours](#) de Jonathan Glazer lors de la cérémonie des Oscars de dimanche dernier sera bien plus durable, et que sa signification et son importance seront analysées pendant de nombreuses années.

Glazer recevait le prix du meilleur film international pour *La Zone* d'intérêt, inspiré de la vie réelle de Rudolf Hoss, commandant du camp de concentration d'Auschwitz. Le film suit la vie

domestique idyllique de Hâss avec sa femme et ses enfants, qui se déroule dans une maison et un jardin majestueux situés juste à côté du camp de concentration. Glazer a décrit ses personnages non pas comme des monstres, mais comme des « horreurs irrationnelles, bourgeoises, aspirant à une carrière », des personnes qui parviennent à transformer le mal profond en bruit blanc.

Avant la cérémonie de dimanche, *La Zone d'incertitude* avait déjà été saluée par plusieurs divinités du monde du cinéma. Alfonso Cuarón, le réalisateur oscarisé de *Roma*, l'a qualifiée de « probablement le film le plus important de ce siècle ». Steven Spielberg a déclaré qu'il s'agissait du « meilleur film sur l'Holocauste auquel j'ai assisté depuis le mien », en référence à *La liste de Schindler*, qui a remporté les Oscars il y a 30 ans.

Mais alors que le triomphe de la *Liste de Schindler* a représenté un moment de profonde validation et d'unité pour la communauté juive traditionnelle, la *Zone d'incertitude* arrive à un moment très différent. Les débats font rage sur la manière dont les atrocités nazies doivent être commémorées : l'Holocauste doit-il être considéré exclusivement comme une catastrophe juive ou comme quelque chose de plus universel, avec une plus grande reconnaissance de tous les groupes ciblés par l'extermination ? L'Holocauste a-t-il été une rupture unique dans l'histoire européenne ou un retour des génocides coloniaux antérieurs, avec un retour des techniques, des logiques et des fausses théories raciales qu'ils ont développées et déployées ? Le « plus jamais ça » signifie-t-il plus jamais ça pour personne, ou plus jamais ça pour les Juifs, engagement pour lequel Israël est représenté comme une sorte de garantie intouchable ?

Ces guerres sur l'universalisme, le traumatisme propriétaire, l'exceptionnalisme et la comparaison sont au cœur du procès historique de l'Afrique du Sud contre Israël devant la Cour internationale de justice, et elles déchirent également les communautés, les congrégations et les familles juives dans le monde entier. En une minute pleine d'action, et dans notre moment d'autocensure étouffante, Glazer a pris sans crainte des positions claires sur chacune de ces controverses.

Tous nos choix ont été faits pour nous refléter et nous confronter au présent à non pas pour dire « Regardez ce qu'ils ont fait à l'époque », mais plutôt « Regardez ce que nous faisons maintenant », a déclaré M. Glazer, écartant rapidement l'idée que la comparaison des horreurs actuelles avec les crimes nazis est intrinsèquement minimisante ou relativisante, et ne laissant aucun doute sur le fait que son intention explicite était de mettre en évidence les continuités entre le passé monstrueux et notre présent monstrueux.

Et il est allé plus loin : « Nous sommes ici en tant qu'hommes qui refusent que leur judaïsme et l'Holocauste soient instrumentalisés par une occupation qui n'a conduit qu'à des conflits pour tant d'innocents, qu'il s'agisse des victimes du 7 octobre en Israël ou de l'attaque en cours contre Gaza. » Pour M. Glazer, Israël ne bénéficie d'aucun passe-droit et il n'est pas éthique d'utiliser le traumatisme juif intergénérationnel de l'Holocauste pour justifier ou couvrir les atrocités commises par l'État israélien aujourd'hui.

D'autres ont déjà fait valoir ces arguments, bien sûr, et beaucoup l'ont payé cher, en particulier s'ils sont Palestiniens, Arabes ou Musulmans. Il est intéressant de noter que Glazer a lancé ses bombes rhétoriques protégées par l'équivalent identitaire d'une armure, se

tenant devant la foule brillante en tant qu'homme juif blanc prospère flanqué de deux autres hommes juifs blancs prospères qui venaient, ensemble, de réaliser un film sur l'Holocauste. Et cette horde de privilégiés ne s'est pas sauvée du flot de [calomnies](#) et de [détournements](#) qui ont déformé ses paroles pour prétendre à tort qu'il avait répudié sa judéité, ce qui n'a fait que souligner le point de vue de Glazer sur ceux qui transforment le statut de victime en arme.

Ce que l'on pourrait appeler le méta-contexte du discours, c'est-à-dire ce qui a précédé et immédiatement suivi, est tout aussi important. Ceux qui ont regardé que des extraits en ligne ont manqué cette partie de l'expérience, et c'est bien dommage. En effet, dès que M. Glazer a terminé son discours en dédiant le prix Aleksandra Bystrzyńska-Koździejczyk, une Polonaise qui a secrètement nourri les prisonniers d'Auschwitz et combattu les nazis en tant que membre de l'armée clandestine polonaise les acteurs Ryan Gosling et Emily Blunt ont fait leur entrée dans la salle. Sans même une pause publicitaire pour nous permettre de nous remettre de nos émotions, nous avons instantanément projetés dans un épisode « Barbenheimer », où Gosling a dit à Blunt que son film sur l'invention d'une arme de destruction massive était devenu un succès au box-office grâce à l'image rose de Barbie, et où Blunt a accusé Gosling de se peindre les abdominaux.

Au début, j'ai craint que cette juxtaposition impossible n'affaiblisse l'intervention de Glazer : comment les réalités douloureuses et déchirantes qu'il venait évoquer pouvaient-elles coexister avec ce genre d'énergie digne d'un bal de fin d'année d'un lycée californien ? Puis j'ai compris : tout comme les défenseurs du « droit israélien se défendre », l'artifice étincelant qui entourait le discours contribuait également à faire valoir son point de vue.

« Le génocide fait partie intégrante de leur vie » : c'est ainsi que Glazer a [détourné](#) l'atmosphère qu'il a tenté de capter dans son film, dans lequel ses personnages vivent leurs drames quotidiens des enfants insomniaques, une mère difficile à satisfaire, des infidélités occasionnelles et l'ombre des chemins qui crachent des restes humains. Ce n'est pas que ces gens ignorent qu'une machine à tuer à l'échelle industrielle ronronne juste derrière le mur de leur jardin. Ils ont simplement appris à vivre en harmonie avec le génocide ambiant.

C'est ce qui donne l'impression la plus contemporaine, la plus actuelle de ce terrible moment, dans le film stupéfiant de Glazer. Plus de cinq mois après le massacre quotidien de Gaza, alors qu'Israël ignore éhontement les [ordres](#) de la Cour internationale de justice et que les gouvernements occidentaux priment gentiment Israël tout en lui livrant davantage d'armes, le génocide redevient ambiant du moins pour ceux entre nous qui ont la chance de vivre à l'abri des nombreux murs qui découpent notre monde. Nous courons le risque qu'il se poursuive, qu'il devienne la bande sonore de la vie moderne. Pas même l'événement principal.

Glazer a souligné plusieurs reprises que le sujet de son film n'est pas l'Holocauste, avec ses horreurs bien connues et ses particularités historiques, mais quelque chose de plus durable et omniprésent : la capacité humaine à vivre avec les holocaustes et autres atrocités, à faire la paix avec eux, à en tirer profit.

Lors de la première du film en mai dernier, avant l'attaque du 7 octobre du Hamas et avant l'assaut incessant d'Israël sur Gaza, il s'agissait d'une expérience de pensée qui

pouvait être envisagée avec une certaine distance intellectuelle. Les spectateurs du festival de Cannes qui ont [ovationné](#) *La zone d'attente* pendant six minutes se sont probablement sentis à l'aise pour relever le défi de Glazer. Certains ont peut-être regardé l'azur de la Méditerranée et réfléchi à la façon dont ils seraient habitués, voire désintéressés, des actualités sur les bateaux remplis de personnes espérances que l'on laissait se noyer juste en bas de la côte. Ou peut-être ont-ils pensé aux jets privés qu'ils avaient pris pour se rendre en France et à la façon dont les commissions des vols sont directement liées à la disparition de sources de nourriture pour des populations pauvres loignées, à l'extinction d'espèces ou à la disparition potentielle de nations entières.

Glazer voulait que son film suscite ce genre de pensées inquiétantes. Il a [déclaré](#) avoir vu « le monde s'assombrir autour de nous, et j'ai eu le sentiment que je devais faire quelque chose à propos de nos similitudes avec les auteurs plutôt qu'avec les victimes ». Il voulait nous rappeler que l'anéantissement n'est jamais aussi loin que nous le pensons.

Mais lorsque *La Zone d'attente* est sorti en salles en décembre, le défi subtil lancé par Glazer aux spectateurs pour qu'ils contemplent leur Hésites intérieur était beaucoup plus proche de nous. La plupart des artistes tentent espérément d'exploiter l'air du temps, mais *La Zone d'attente*, dont la sortie en salle a été réduite au minimum compte tenu de la réaction initiale, pourrait bien avoir souffert de quelque chose de rare dans l'histoire du cinéma : un surplus de pertinence, une surabondance d'inspiration.

L'une des scènes les plus mémorables du film se déroule lorsqu'un colis rempli de vêtements et de lingerie volés aux prisonniers du camp arrive chez les Hés. La femme du commandant, Hedwig (interprétée de façon presque trop convaincante par Sandra Hüller), décide que chacun, y compris les domestiques, peut choisir un vêtement. Elle garde pour elle un manteau de fourrure et essaie même le rouge à lèvres qu'elle trouve dans une poche.

« Tous ceux que je connais et qui ont vu le film ne pensent qu'à Gaza »

C'est l'intimité des liens avec les morts qui fait froid dans le dos. Et je ne sais pas comment on peut regarder cette scène sans penser aux soldats israéliens qui se sont filmés en train de fouiller dans la lingerie des Palestiniens dont ils occupent les maisons à Gaza, de se vanter d'avoir [volé](#) des chaussures et des bijoux pour leurs fiancés et leurs petites amies, ou de prendre des selfies de groupe avec les décombres de Gaza en toile de fond. (Une de ces photos est devenue [virale](#) après que l'écrivain Benjamin Kunkel a ajouté la légende « *La zone de Pinterest* »).

Les échecs sont si nombreux qu'aujourd'hui, le chef-d'œuvre de Glazer ressemble plus à un documentaire qu'à une métaphore. C'est un peu comme si, en filmant *la Zone d'attente* à la manière d'une mission de confidentialité, avec des caméras cachées dans toute la maison et le jardin (Glazer a [parlé](#) de « Big Brother dans la maison nazie »), le film anticipait le premier génocide diffusé en direct, la version filmée par ses auteurs.

La Zone d'attente offre un portrait extrême d'une famille dont la vie placide et jolie découle directement des machines qui envahissent la vie humaine c'est-à-dire. Il ne s'agit absolument pas d'un portrait de personnes dans le déni : elles savent ce qui se passe de l'autre côté du mur, et même les enfants jouent avec des dents humaines récupérées. Le camp de

concentration et la maison familiale ne sont pas des entités distinctes ; ils sont liés. Le mur du jardin familial qui crée un espace clos pour les enfants et de l'ombre pour la piscine est le même mur qui, de l'autre côté, entoure le camp.

Toutes les personnes que je connais et qui ont vu le film ne pensent qu'à Gaza. Dire cela, ce n'est pas prétendre à une équation ou à une comparaison univoque avec Auschwitz. Il n'y a pas deux génocides identiques : Gaza n'est pas une usine d'extermination conçue pour le meurtre de masse, et nous ne sommes pas non plus proches de l'ampleur du bilan des victimes nazies. Mais si l'édifice du droit international humanitaire après-guerre a été originaire, c'est pour que nous disposions des outils nécessaires à l'identification collective des schémas avant que l'histoire ne se répète à grande échelle. Et certains de ces schémas : le mur, le ghetto, les massacres, [l'intention génocidaire maintes fois affirmée](#), la famine de masse, le pillage, la déshumanisation joyeuse et l'humiliation d'extermination sont en train de se répéter.

Il en va de même pour les façons dont le génocide devient ambiant, la façon dont ceux d'entre nous qui sont un peu plus éloignés des murs peuvent bloquer les images, ignorer les cris et simplement continuer. C'est pourquoi l'Académie a fait valoir le point de vue de Glazer à sa place en coupant net Barbenheimer qui est lui-même une banalisation du massacre de masse sans perdre un instant. L'atrocité redevient ambiante. (On pourrait considérer l'ensemble du spectacle des Oscars comme une sorte d'extension en direct de *la Zone d'intérêt*, une sorte de représentation du néo-gationnisme).

Que faire pour interrompre la dynamique de banalisation et de normalisation ? C'est la question à laquelle beaucoup d'entre nous sont confrontés en ce moment. Mes étudiants me la posent. Je la pose à mes amis et camarades. Nombreux sont ceux qui proposent leurs réponses par de nombreuses manifestations, la désobéissance civile, des [votes de « désengagement »](#), des interruptions d'événements, des convois d'aide à Gaza, des collectes de fonds pour les réfugiés, des œuvres d'art radicales. Mais cela ne suffit pas.

Et à mesure que le génocide s'estompe dans l'arrière-plan de notre culture, certaines personnes deviennent trop désespérées pour que l'on puisse faire quoi que ce soit. En regardant les Oscars dimanche, où Glazer était le seul parmi les célèbres donateurs riches et puissants à avoir mentionné Gaza, je me suis souvenu que deux semaines exactement auparavant c'étaient des coulées depuis qu'[Aaron Bushnell](#), un membre de l'armée de l'air américaine âgé de 25 ans, s'était auto-immolé devant l'ambassade d'Israël à Washington.

Je ne veux pas que quelqu'un d'autre adopte cette horrible tactique de protestation ; il y a déjà eu beaucoup trop de morts. Mais nous devrions prendre le temps de digérer la déclaration que Bushnell a laissée, des mots que j'en suis venu à considérer comme une hantise contemporaine et obsédante pour le film de Glazer :

« Beaucoup d'entre nous aiment se demander : « Que ferais-je si j'étais encore en vie à l'époque de l'esclavage ? Ou du temps de Jim Crow dans le Sud ? Ou de l'apartheid ? Que ferais-je si mon pays commettait un génocide ? La réponse est que vous êtes en train de le faire. En ce moment même. »

Naomi Klein est une chroniqueuse et collaboratrice du Guardian aux États-Unis. Elle est professeur de justice climatique et codirectrice du Centre pour la justice climatique à l'université de Colombie-Britannique. Son dernier livre, *Doppelganger : A Trip into the Mirror World*, a été publié en septembre.

Source : [The Guardian](#)

Traduction ED pour l'Agence Média Palestine

date créée
2024/03/18